

Lettre de Paris

MA CHÈRE FRANÇOISE,

SI votre foi à la résurrection s'était laissé ébranler par quelque douloureux sophisme, la réception de cette lettre va certainement la faire revivre avec une ardeur nouvelle. Ai-je donc pu si longtemps oublier mes bons amis du Canada et me priver du plaisir d'avoir de vos nouvelles ! Je confesse humblement que je ne suis pas seule coupable : si je ne suis pas morte, ma chère amie, je devrais bien l'être après la terrible saison que nous venons de passer, les pluies, les vents et les grêles. Brrr... rien que d'écrire ces mots, je frissonne.

Si encore nous avions quelque chose pour nous réchauffer l'âme, pour aviver l'esprit ; mais non, chère amie, je n'ai jamais vu la vie aussi bêtement plate qu'elle l'a été à Paris pendant cet horrible hiver.

Aucune distraction, aucune nouveauté sauf la sotte politique qui s'infiltre de plus en plus dans toute notre vie, dans notre cuisine, dans nos réceptions, dans nos représentations. Ah, nos beaux jours sont passés et l'on dit que le féminisme fait des progrès. Autrefois, à la nouvelle d'un beau crime, tout le monde s'écriait : cherchez la femme ! maintenant on est beaucoup moins galant, le premier cri est celui-ci : quel est le ministre ? Ces horribles politiciens ont réussi à diviser notre belle France en deux camps et qui s'épient derrière les retranchements et les bastions qu'ils ont élevés, couvents et sacristies d'un côté, clubs et estaminets de l'autre. Si vous croyez que c'est amusant de vivre comme cela et si vous vous attendez que je vous écrive des choses drôles vous allez être bien trompée, ma pauvre Françoise.

Pensez donc que les pompiers même s'en mêlent. Ces bons pompiers, la gloire de nos municipalités rurales, la splendeur des beaux jours des processions de la Fête-Dieu, des distributions de prix et des couronnements de rosières. Le gouvernement vient d'être obligé de dissoudre la plus célèbre d'entre eux, les pompiers de Nanterre que la chanson rendit un jour fameux dans le monde entier. Il pa-

galant, généreux, chevaleresque, braver la mort pour l'arracher au plus léger péril, et qui s'en trouvera bien récompensé par un regard plus doux, un sourire plus tendre. Car, à ces années de candeur si vraie, de pureté si blanche, on ne songe pas même à abandonner sa main au baiser.

Et la bonne religieuse qui ne parle que vaguement des séductions du monde, qui exagère, sans les préciser, les déboires attendant l'élève à sa sortie et qui reste lèvres closes devant le mot amour, et les terribles conséquences de ses dérèglements, se voit écoutée avec ce petit sourire d'incrédulité que revêt la triomphante jeunesse regardant, trop confiante l'avenir devant elle.

Donc, à la maison comme au pensionnat, la jeune fille n'est pas préparée à la vie qui l'attend.

Ce qu'il faudrait lui enseigner c'est le grand souci de sa dignité de femme, l'influence salubre qu'elle peut exercer où qu'elle soit placée, quand elle sait se respecter et se faire respecter, et qu'une vie de devoir, quelque ardue qu'elle puisse être, n'est jamais avilissante quand elle est honnête ;

Ce qu'il lui faudrait savoir, c'est que l'homme, — le patron surtout — n'est pas toujours un protecteur, et qu'elle ne doit pas récompenser ses bontés ou chercher à les mériter par la moindre faveur ;

Ce qu'il faudrait lui dire, c'est qu'elle doit se défier d'elle-même, de son pauvre cœur de femme trop prompt à s'attacher, trop prêt à se donner, sans calcul et sans intérêt ;

Ce qu'il faudrait lui apprendre encore, c'est que bien qu'elle soit l'être frêle et faible, il lui faudra cependant être la plus forte, non-seulement, à telle heure, à tel moment, mais toujours. Que c'est de la femme et non de l'homme — du moins on le croirait en regardant la vie — que doit venir la résistance aux tentations les plus belles comme les plus terribles, et que ce n'est qu'à ces rudes et dures conditions qu'elle aura le droit de porter haut et fier son front d'honnête femme.

Des fillettes de quatorze ou quinze ans pourraient-elles comprendre, même si on la leur enseignait, l'énormité de leurs obligations ? Je me le demande, et j'en ai pitié.

La vie de bureau pour les jeunes filles est périlleuse à l'excès, celles qui en ont surmonté les risques, et qui se marient plus tard, celles-là, dis je souvent, mieux que leurs mères. Sauront en démontrer les difficultés à leurs enfants, en même temps qu'elles auront compris, l'importance de les leur signaler d'avance.

Ces mères expérimentées pourront encore ajouter à leurs conseils que c'est de la femme uniquement que dépend son bonheur et sa considération à venir.

Je suis, pour ma part, fermement convaincue, qu'un homme, quelque dépravé qu'il soit, respectera la femme qui se respecte elle-même ; que les premières tentatives, vertement découragées, ne se renouvelleront plus, et, qu'en un mot, il ne tiendra qu'à la femme, de faire régner, où elle travaillera, une atmosphère pure et saine, où dans son honnêteté et son devoir, elle sera à l'abri comme dans une forteresse.

Que sa vigilance, cependant, ne cesse pas un seul instant de s'exercer ; qu'elle n'oublie pas que la liberté de langage lui est interdite. Que sa réserve et son silence indiquent sa désapprobation des anecdotes trop lestes, des mots à double sens qui se racontent devant elle, car, très souvent, sa position, vis-à-vis du supérieur qui s'exprime en sa présence en termes inconvenants, ne lui permet malheureusement pas de le tancer comme il mériterait.

Pour me résumer donc, le sort de la jeune fille dans les bureaux est entre ses mains ; c'est elle qui décidera du bonheur ou des malheurs de sa vie. Mais pour qu'elle fasse ce choix avec connaissance de cause, il importe qu'elle soit instruite de ses devoirs, des difficultés qu'elle rencontrera ; il faut qu'elle soit bien inspirée du sentiment de sa dignité, de l'exemple à imposer, de l'influence à exercer...

A quatorze et quinze ans, c'est jeune pour comprendre le sens profond de tant d'engagements !

FRANÇOISE.

Une belle pensée ressemble à un grand horizon découvert.

MME BARRATIN.